

Québec français



Lettres et le néant

Gilles Perron

Number 114, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56208ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (1999). Lettres et le néant. *Québec français*, (114), 26–26.

et le néant

Lettres et le néant

PAR GILLES PERRON

Comment savoir si j'existe si personne ne me le confirme par une flatterie ou une vacherie ? Peut-être ne suis-je qu'un personnage de fiction, une simple création littéraire dont l'existence reste virtuelle jusqu'au moment où un lecteur, me laissant entrer dans son univers mental, me donne une vie qui jusque-là ne m'était que prêtée ? Voilà que je parle comme Française, celle de Simone de Beauvoir, dans les premières pages de *L'Invitée* : « Quand elle n'était pas là, cette odeur de poussière, cette pénombre, cette solitude désolée, tout ça n'existait pour personne, ça n'existait pas du tout ».

Dans le Paris de Simone, le Québec de Lucien s'est installé, l'espace d'un printemps, histoire d'aller voir ailleurs s'il y est. Premier « non-pays » à être l'invité d'honneur du Salon du livre de Paris en mars dernier, le Québec y a vu l'opportunité d'effacer la négation en s'inspirant de Miron, lequel disait volontiers que « le poème ne peut se faire que contre le non-poème ». Pendant tout le printemps, nous avons envahi la France : « Les Québécois débarquent », pouvait-on lire dans le métro parisien. Tous aux abris ! Non, personne là-bas n'a réagi ainsi, heureux qu'ils étaient de nous retrouver pour nous assurer du plaisir qu'ils éprouvaient à se regarder à travers nous (les Français aussi ont besoin d'exister). Le débarquement serait donc un succès, à première vue : les Français ont succombé au charme de Dany Laferrière, se sont brûlés aux allumettes de Gaétan Soucy. Mais encore ? Ces écrivains, avec Robert Lalonde et quelques autres indigènes, venus d'ailleurs ceux-là, auront au moins permis à Bernard Pivot d'apprendre à ses compatriotes qu'« il n'y a pas que les Français qui écrivent bien le français » ! Ça valait le coup de se déplacer, non ? Même s'il est plausible que la littérature québécoise, en vitrine durant le Salon, soit reléguée à la cuisine après les débordements médiatiques de mars. La visite, disait ma grand-mère, ça fait plaisir deux fois : quand ça arrive... et quand ça repart.

Il est donc évident que, si nous désirons poursuivre la fraternisation littéraire et mettre des francs dans les livres de poche de nos éditeurs, il faudra continuer à se faire voir chez nos cousins au-delà du dégel. L'absence efface l'existence, aurait pu dire Sartre s'il y avait pensé. Nos artistes de la chanson l'ont compris, eux qui ajoutent la présence physique à l'œuvre enregistrée. Si les Français peuvent apprécier Vigneault, Charlebois, Plamondon et même la titanessque star dont les tremolos font fondre la planète (lorsque vous dites « Céline » à un Français, il répond désormais « Dion », lui qui naguère pensait encore « Louis-Ferdinand »), ils devraient bien comprendre nos

écrivains. Afin d'en être tout à fait certaine, l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) a fait circuler un lexique à l'intention des ANELphabètes (je sais, elle est facile, mais c'était trop tentant), de façon qu'ils puissent traduire en français le dialecte que nous causons le soir en bouffant de l'original ou du sanglier (c'était dans *L'Express* !). On aura beau faire valoir le Québec moderne, le folklore ne sera jamais loin. Et la petite cabane aussi !

Tout ça n'est pas bien grave. Nous avons l'habitude de ce regard paternel de la mère patrie. Il faudrait être bien naïf pour croire que cette attitude changera dès que les Français nous connaîtront mieux. D'ailleurs, nous contribuons souvent, comme l'ANEL, à perpétuer l'image reconfortante qu'ils se font de nous, parce que c'est parfois ce qui nous sert le mieux. Dès 1950, Félix Leclerc leur expliquait que le Québec avait « des cabanes de cinquante étages », tout en se baladant avec ses gros souliers et sa veste à carreaux ! Nous leur offrons volontiers ce qu'ils veulent : du pittoresque, des grands espaces, une épinette et quelques Indiens. Tout ça est normal, vous dis-je : nous en faisons autant avec eux. Vous avez vu ce couple de Français dans *La petite vie*, interprété par Benoît Brière et Véronique LeFlaguais ? La baguette, le béret, les aisselles, alouette. Je ne me souviens pas que l'ambassade de France ait protesté vigoureusement auprès de Radio-Canada, s'indignant de cette image du Français qui a fait rire des millions de téléspectateurs québécois.

Il n'y a pas lieu d'être chatouilleux. Le regard de l'autre est nécessaire pour exister, mais il est forcément dérangeant : l'image qu'il nous renvoie semble toujours déformée, car l'autre regarde à partir de ce qu'il est. Le temps nous dira si notre littérature aura profité de sa présence printanière à Paris ; ce qui est certain, c'est que la capitale française aura au moins appris qu'il y a, quelque part en Amérique, des Québécois qui occupent un espace géographique désormais inscrit dans leur imaginaire.

Le Québec existe. Moi je le sais. Vous le savez. Maintenant que les Français le savent aussi, peut-être qu'ils le diront aux autres.